



Histoire d'un livre

Une histoire de la Résistance italienne



RACONTER les partisans italiens du val d'Aoste et du col de Joux en 1943, dont l'écrivain Primo Levi faisait partie, c'est aussi raconter le mouvement partisan dans son ensemble, avec ses ombres, ses héros et ses salauds, sbires infiltrés ou fonctionnaires fascistes fanatiques. « *La partie pour le tout: une histoire de la Résistance pour raconter l'histoire de la Résistance* », écrit l'historien Sergio Luzzatto. Son nouvel ouvrage, *Partigia*,

se confronte aux enjeux et problèmes généraux soulevés par l'histoire de la guerre civile en Italie à travers cette « micro-histoire » qui les englobe tous et fait ressortir les difficultés d'après le 8 septembre 1943, date de l'armistice avec les Alliés, quand les soldats en débandade ne savent quelle légitimité choisir, celle du Duce devenu un pantin aux mains des Allemands, ou celle du combat antifasciste.

Si la carrière de partisan de Primo Levi s'arrête au bout de trois mois, Sergio Luzzatto continue de suivre le destin des divers protagonistes de cette histoire. Replongeant le lecteur dans le conflit qui déchira l'Italie jus-

qu'en 1945, il raconte les règlements de compte implacables de l'après-guerre et le recyclage des anciens fascistes dans l'Italie démocratique, dont celui d'un des personnages centraux du livre, Edilio Cagni, l'infiltré, « *prototype des chasseurs de proies humaines du XX^e siècle* ». Condamné à mort, gracié, il finit collaborateur des services américains. ■ M. SE.

PARTIGIA. PRIMO LEVI, LA RÉSISTANCE ET LA MÉMOIRE, de Sergio Luzzatto, traduit de l'italien par Pierre-Emmanuel Dauzat, Gallimard, « NRF Essais », 458 p., 26 €.



Histoire d'un livre

Enquête sur un Primo Levi méconnu

L'auteur de « Si c'est un homme » a peu écrit sur ses activités de résistant durant l'année 1943. Sergio Luzzatto a retracé cette période, non sans susciter de polémique

MARC SEMO

C'était le 13 décembre 1943, en « *une spectrale aube de neige* », comme il le raconte au début de *Si c'est un homme*, son premier livre sur sa déportation (1947; Julliard, 1987). Primo Levi est arrêté par les nazis-fascistes au col de Joux, dans le val d'Aoste. Il se déclare juif pour échapper à une exécution certaine : il est aussitôt envoyé vers les camps de la mort. Jusqu'à son suicide, Primo Levi (1919-1987) restera marqué par Auschwitz, mais il n'oubliera pas non plus ses trois mois de maquis, au début de la résistance armée. L'Italie, en plein chaos, plonge alors dans la guerre civile après la déposition de Mussolini et l'invasion de la moitié du pays par les nazis.

Son petit groupe de partisans, « *les plus désarmés du Piémont et probablement les plus démunis* », écrira-t-il plus tard, n'eurent ni le temps ni les moyens de mener des actions de guerre, sinon l'exécution de deux d'entre eux, accusés d'être des mouchards et très probablement innocents. Ils furent tués d'une balle dans la tête, « *à la soviétique* », c'est-à-dire par surprise. Primo Levi restera rongé par la culpabilité, par ce « *vilain secret* », comme il le désigna dans son livre *Le Système périodique* (1975; Albin Michel, 1987), où, en quelques phrases, il raconte comment tout le groupe en était sorti « *démoli et démoralisé, désireux de voir tout finir et de finir nous-mêmes* ».

« Mon livre a touché à la fois à deux thèmes très sensibles, la mémoire de la Résistance et la figure de Primo Levi », précise Sergio Luzzatto

« *Il n'y a évidemment pas d'équivalence entre ce que Levi a subi à Auschwitz, traumatisme au cœur de son œuvre, et cet épisode, mais, même en mode mineur, il n'a jamais cessé de le hanter. C'est paradoxalement lui qui nous met sur la piste avec cette douzaine de lignes cryptées, écrites en 1975* », explique au « Monde des livres » Sergio Luzzatto qui, dans *Partigia* – titre reprenant celui d'un poème de Primo Levi –, fouille cet aspect jusqu'ici négligé de la vie de l'écrivain, tout en racontant la geste de ces combattants en val d'Aoste.

Historien spécialiste de la Révolution française, mais aussi auteur d'un livre sur *Le Corps du Duce* (Gallimard, 2014), Sergio Luzzatto eut l'idée de cette enquête un jour de l'été 2008, lors d'une excursion en montagne avec ses enfants, là où une petite stèle commémore l'arrestation de l'écrivain. « *Je me suis aperçu que, bien que moi-même professeur d'histoire à Turin et d'origine juive, je ne connaissais rien de précis sur ces événements.* » Il se lança donc dans une recherche qui, de son propre aveu, « *l'a interpellé et pas-*

sionné comme jamais en trente ans de carrière » et pour laquelle il a fait le choix de raconter les événements « *en les approchant avec un zoom plutôt qu'en les mettant à distance avec un grand-angle* ».

Il ne put faire paraître cette enquête chez son éditeur habituel, Einaudi, qui est aussi celui de Primo Levi, mal à l'aise avec le sujet, et signa donc chez Mondadori, maison d'édition appartenant au groupe de Silvio Berlusconi. Avant même sa publication, au printemps 2013, l'ouvrage déchaîna une virulente polémique. Ses contempteurs l'accusaient de ternir l'image de la Résistance et, plus encore, celle de l'écrivain. Dans les colonnes de *La Repubblica*, le politologue Marco Revelli dénonçait « *la disproportion entre des événements infimes et le relief qui leur est donné* ». « *C'est comme si Luzzatto avait eu le besoin d'utiliser contre Primo Levi la théorie de la "zone grise" que celui-ci avait magistralement théorisée dans Les Naufragés et les Rescapés [1986; Gallimard, 1989]* », attaqua le journaliste Gad Lerner dans le même quotidien, se référant à la notion qu'avait forgée l'ancien déporté pour rappeler qu'entre le noir absolu, celui des SS, et le blanc absolu, celui des morts, il y avait une palette de gris.

A l'opposé de ces prises de position, d'autres intellectuels ou journalistes, comme Paolo Mieli dans le *Corriere della Sera*, ont défendu Luzzatto en rappelant que nombre d'ouvrages historiques,



mais aussi des romans écrits dans l'immédiate après-guerre (dont ceux du flamboyant Beppe Fenoglio), avaient déjà amplement raconté la justice sommaire qu'étaient parfois obligés d'appliquer les partisans.

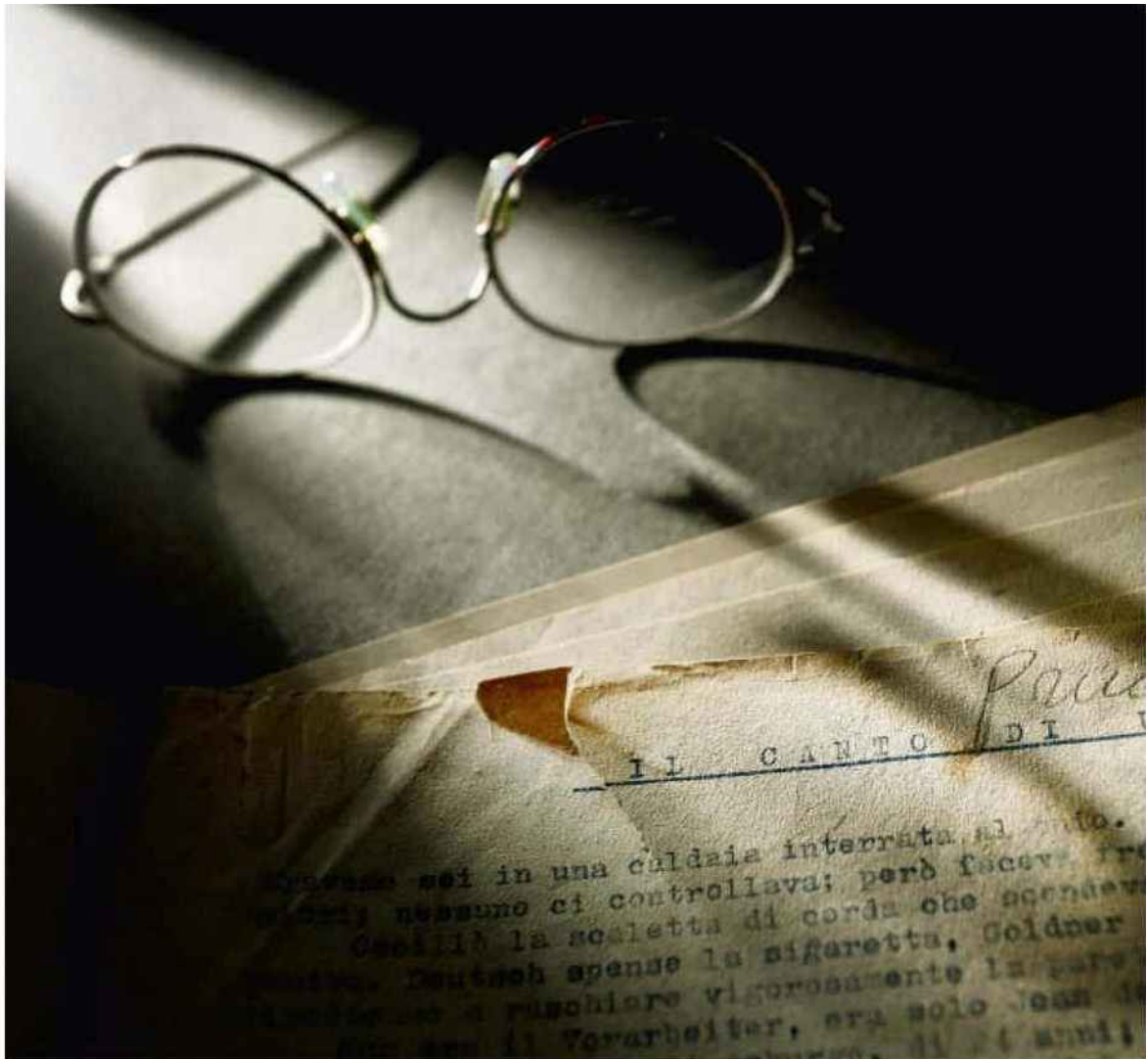
« Mon livre a touché à la fois à deux thèmes très sensibles, la mémoire de la Résistance et la figure de Primo Levi. Mais, surtout, à la différence d'autres ouvrages qui étaient de vastes fresques sur le sujet, il se focalise sur une histoire et des personnages très concrets », précise Sergio Luzzatto pour expliquer l'ampleur des polémiques dans son pays, alors même que le livre n'a suscité aucun remous lors de sa publication outre-Atlantique. « Questionner le silence de Primo Levi n'a rien d'absurde pour qui connaît la profondeur de ses réflexions sur la question éthique et ne saurait justifier les procès en révisionnisme qui sont faits à Luzzatto », note l'historienne française spécialiste du fascisme, Marie-Anne Matard-Bonucci.

En effet, loin de dévaloriser la figure de l'écrivain, *Partigia* la rend encore plus complexe. La reconstitution de son bref passé de combattant apporte aussi une nouvelle lecture de son œuvre et notamment de son seul véritable roman, *Maintenant ou jamais* (Julliard, 1983), qui raconte l'épopée de partisans juifs à l'arrière du front de l'Est, « las, pauvres et sales mais pas vaincus ». Ils incarnent sans doute ce que Primo Levi aurait aimé vivre dans les montagnes piémontaises. ■

EXTRAIT

« Vue de près, la guerre civile italienne – où personne ne devrait avoir du mal, au moins rétrospectivement, à choisir son camp : l'un ayant été celui de l'humanité et du droit, l'autre celui de l'inhumain et des abus – raconte une autre histoire. En même temps que l'histoire d'un bien, l'incalculable bien de la lutte contre le nazi-fascisme, elle raconte celle d'un mal insondable, le mal dont aucun être humain, fût-il le meilleur, ne saurait se dire totalement affranchi. Entre le blanc et le noir, les tons gris se révèlent ici nombreux. L'histoire des partisans a parfois la séduction simple des contrastes. Plus souvent, elle a la vérité compliquée des dégradés. »

PARTIGIA, PAGE 30



Le manuscrit de « Si c'est un homme », de Primo Levi. THE WASHINGTON POST/GETTY IMAGES



Au-delà d'une simple affaire de partisans

Visuel indisponible

C'est l'histoire d'une obstination. Celle d'un chercheur qui, butant sur un mystère dont le sens lui échappe, décide de s'y consacrer des mois et des années durant si nécessaire, quand bien même ladite énigme ne tiendrait-elle que peu de place dans le livre où il l'a découverte, et ne serait-elle qu'un détail au sein de la microhistoire de la seconde guerre mondiale en Italie. Il a suffi que le doute l'empoigne, qu'une intuition le traverse et l'illumine à l'instant de lire les douze lignes la révélant pour qu'il s'embrase et creuse cet unique sillon. Une poignée de mots à peine, dissimulés dans un paragraphe du *Système périodique*, récit autobiographique que Primo Levi publia en 1975 :

« Entre nous, dans l'esprit de chacun, pesait un vilain secret, ce secret même qui nous avait exposés à la capture, éteignant en nous, quelques jours plus tôt, toute volonté de résister, et même de vivre. Nous nous étions trouvés obligés en conscience d'exécuter une condamnation et nous l'avions fait, mais nous en étions sortis démolis, démoralisés, désireux de voir tout finir et de finir nous-mêmes, mais désireux aussi de nous voir, de nous parler, de nous aider mutuellement à exorciser ce souvenir encore si récent. A présent, nous étions finis, et nous le savions ; nous étions le piège, chacun dans son piège, il n'y avait pas d'issue sinon par le bas ».

Un autre historien aurait passé son chemin. D'ailleurs, la plupart des lecteurs, dilettantes ou accrédités, ne s'y sont pas arrêtés. Armé d'une curiosité intellectuelle sans faille, Sergio Luzzatto (Gênes, 1963), qui enseigne l'histoire moderne à l'université de Turin, s'en est obsédé pendant des mois et des mois, d'autant que le jugement de l'auteur sur son action clandestine et celle de ses camarades était d'une étonnante sévérité. Ces lignes de Primo Levi l'ont véritablement hanté, d'autant qu'il le vénérât tant sur le plan moral que littéraire, allant jusqu'à voir en lui « *le plus grand interprète, dans le paysage italien du XXème siècle, d'une civilisation de l'intelligence et d'une dignité de la mémoire* ». Cet historien italien s'est attelé à déchiffrer ce fameux « vilain secret, cœur des ténèbres de son enquête dans le passé de la Résistance. Cela donne *Partigia* (traduit de l'italien par Pierre-Emmanuel Dauzat, 480 pages, 26 euros, [Gallimard](#)), fascinant essai qui dépasse l'objet minuscule qu'il s'est fixé au départ pour interroger les flottements de la mémoire sur la guerre en Italie, la tension entre les deux martyrologues, parallèles et rivaux, de la Résistance et de la déportation.

Visuel indisponible

L'affaire qui a tant troublé Primo Levi, et longtemps après Sergio Luzzatto, tient en quelques lignes. A l'automne 1943, le jeune chimiste turinois, qui n'avait jamais cessé de se reprocher son manque de courage physique, avait rejoint une bande de partisans antifasciste au col de Joux, au-dessus de Saint-Vincent, dans la vallée d'Aoste. C'était quelques jours après l'annonce de l'armistice et le début de l'occupation allemande de l'Italie centrale et septentrionale ; ils voulaient organiser l'expatriation clandestine en Suisse. Il n'y resta que trois mois, le groupe ayant été dénoncé. Pour sa chance, si l'on peut dire, il fut arrêté le 13 décembre



[Visualiser l'article](#)

comme juif s'étant déclaré tel et aussitôt déporté comme tel à Monowitz, dans le complexe concentrationnaire d'Auschwitz, et non arrêté comme partisan ce qui lui aurait valu d'être traduit devant le tribunal militaire spécial de la République de Salo et exécuté.

Or, durant ces trois mois, sa bande (c'est ainsi qu'il la qualifie tant elle était désorganisée, immature, inexpérimentée) et lui, ne s'autorisant que d'eux-mêmes en qualité de juges en fonction d'un impérieux devoir de conscience, avaient prononcé et exécuté une condamnation à mort en leur sein. Le Primo Levi du *Système périodique* n'en disconvient pas : dans la vallée d'Aoste, sa bande était constituée de « *partisans un peu bandits* ». Sans nous en dire davantage, il reconnaît avoir participé à l'élimination à bout portant au pistolet semi-automatique Beretta M34, « *à la soviétique* » c'est à dire dans le dos et par surprise, de Fulvio Oppezzo et Luciano Zabaldano.

La communauté villageoise n'a cessé d'être secouée depuis 1943 de mille et une rumeurs sur la nature de leur faute : espionnage ? trahison ? harcèlement matériel d'une réfugiée juive ? harcèlement sexuelle de deux femmes du village ? extorsion de fonds ? racket ? On a du mal à croire que les onze de la bande aient voté la mort parce que leurs deux camarades avaient « *déraillé moralement* ». A la fin du livre, on l'ignore encore avec certitude et après tout, qu'importe.

Partigia : c'est ainsi que dans le Piémont, on abrège couramment le terme « partisan » en lui conférant une connotation d'activiste « *non conformiste, décidé, habile de ses mains* ». Avant d'être le titre de l'essai de Sergio Luzzatto, *Partigia* fut celui d'un poème de 1981 de Primo Levi qui accompagna l'historien dans ses recherches, ses derniers vers surtout, qu'il ne cessa de ruminer et de méditer :

« *Quel ennemi ? Chacun est l'ennemi de l'autre, / Chacun coupé de sa propre frontière, / La main droite ennemie de la gauche. / Debout, les vieux, ennemis de vous-mêmes : / Notre guerre n'est jamais finie* ».

Visuel indisponible

Qu'on ne s'y trompe pas : Primo Levi n'a qu'un second rôle dans ce livre riche, touffu, incroyablement précis et détaillé, même si son nom apparaît dans le sous-titre en couverture, de même que sa photo, ce qui n'est pas le cas dans l'édition originale chez Mondadori (*Parigia. Una storia della resistenza*). Eu égard à son absence de la scène italienne à la Libération et dans les luttes de l'épuration (il n'est rentré à Turin que le 19 octobre 1945), il ne s'est pas toujours crû autorisé par la suite à prendre parti dans le débat. Or, à sa parution il y a trois ans en Italie, l'essai de Luzzatto l'a ravivé et l'historien a eu la bonne idée d'y faire écho dans une utile postface à l'édition française. Plusieurs de ses collègues ont récusé son parti pris ; car Luzzatto est désormais persuadé qu'une histoire de la Résistance ne peut nous atteindre que si on l'observe « *au niveau zéro* », celui du corps à corps de ses acteurs. Non sans violence, certains de ses critiques les plus hostiles relayés par *L'Espresso* et *La Repubblica* l'ont rejeté du côté de l'historiographie révisionniste de la Résistance. Etrangement (ou pas...), ceux-ci, qu'ils fussent historiens, journalistes, écrivains ou politologues, sont issus de l'extrême-gauche, notamment du mouvement *Lotta continua* tel l'écrivain Erri De Luca.



[Visualiser l'article](#)

Aussi le débat n'a-t-il pas manqué de remettre en cause le rapport de l'Italie, et de la gauche en particulier, à la Résistance active. Il faut dire que cette histoire avait tout pour lui déplaire : rien n'y manque, jusqu'aux mouchards, traîtres et agents provocateurs. D'autant plus difficile que le garde des Sceaux Palmiro Togliatti avait proclamé l'amnistie des crimes politiques liés à la guerre civile dès le 22 juin 1946. Naturellement, *Partigia* est par endroits critiquable ; et pour ma part, entre autres détails, une expression ne me passe pas, d'autant qu'elle revient à deux reprises : « *les ingrédients de la recette* » qui auraient permis à Primo Levi d'écrire *Si c'est un homme*, mais peut-être faut-il en incriminer le traducteur.

Qu'importe : à travers ce cas minuscule et sans grande conséquence à l'époque, étincelante illustration au passage de la puissance du détail, cas d'école pour quiconque réfléchit à la zone grise de l'Histoire, *Partigia* a le mérite d'en étendre très largement le spectre et l'effet jusqu'à nous obliger à nous interroger, comme Primo Levi n'a cessé de le faire de livre en livre, de sa résurrection à sa mort volontaire, sur la reconnaissance de nos propres limites. Le mal peut déteindre aussi sur les justes, ce qui ne va pas de soi dès lors que l'on pénètre dans une zone sanctifiée de l'Histoire.

On sait aujourd'hui que celui qui avait trahi la bande, le vrai mouchard, avait été identifié après la guerre et condamné, grâce à plusieurs témoignages dont celui de Primo Levi. Quant à Fulvio Oppezzo et Luciano Zabaldano, exécutés à 18 et 17 ans, leur souvenir est entretenu sur le monument commémoratif de Turin au titre de « *victimes du fascisme* ».

(« *Partisans italiens pendant la guerre civile* » et « *Le jeune Primo Levi seul et à gauche avec son ami Albero Salmoni* » photos D.R.)